

## **Histoire et épistémologie des sciences du langage<sup>1</sup>**

Claudia STANCATI

*Université de Calabre à Cosenza*

**Résumé :**

Cet article vise les problèmes du rapport entre les idées linguistiques et leur horizon de rétrospection comme problèmes théoriques à partir de l'idée qu'on ne peut pas se passer de la valeur épistémologique renfermée par l'histoire des sciences. On abordera préalablement la question du type de scientificité des sciences du langage, qu'on a défini « à cumulativité faible », et on discutera le rôle qu'il faut accorder, dans ce domaine, aux notions-clés de la philosophie des sciences. On comparera l'état actuel de la réflexion et de l'étude du langage avec le débat épistémologique plus général et plus vaste sur les sciences de la nature et les sciences sociales en plaidant pour un type particulier d'interdisciplinarité qui se fonde sur la construction d'une ontologie plurielle.

**Mots-clés :** épistémologie, histoire des sciences, philosophie des sciences, sciences sociales, paradigmes, histoire des idées linguistiques, objet de la linguistique

---

<sup>1</sup> Ce travail est issu du séminaire du samedi 28 octobre 2006 organisé à Crêt-Bérard par Patrick Sériot, que je remercie ici pour son invitation et pour cette magnifique occasion de travail commun, avec lui, Jürgen Trabant et les doctorants et les collègues du CRECLECO.

## 1. L'HISTOIRE DES IDÉES LINGUISTIQUES DANS UNE PERSPECTIVE THÉORIQUE

J'ai commencé à m'occuper de langage et de linguistique après une première formation d'historien des systèmes de la pensée moderne. C'est probablement à cause de cette formation que j'ai abordé l'étude du langage en relisant l'histoire de la philosophie moderne *sub specie* de l'histoire des idées sur le langage et les langues.

Quand j'ai commencé à travailler sur ce domaine, les disputes suscitées par le livre *Cartesian Linguistics* de Noam Chomsky venaient juste de cesser, et les linguistes professionnels, mais aussi les philosophes, avaient commencé à s'occuper d'histoire des idées linguistiques, souvent surtout pour démontrer dans quel abîme d'ignorance était plongé Chomsky.

On ne saurait désormais réduire ce phénomène à une réaction contre les idées de Chomsky et contre sa façon d'utiliser l'histoire pour les confirmer. Il faut en effet rappeler que, bien avant Chomsky, Antonino Pagliaro ou Eugenio Coseriu avaient consacré à l'histoire des idées linguistiques beaucoup de travail et qu'actuellement encore nous disposons de nombreux textes, même en plusieurs volumes comme l'*Histoire des idées linguistiques* éditée à partir de 1989 sous la direction de Sylvain Auroux, et de revues spécialement consacrées à cette histoire telles que *Historiographia Linguistica* (à partir de 1974) et *Histoire Epistémologie Langage* (dès 1979).

Toutefois, l'application des méthodes propres à la philosophie et à l'histoire des sciences à l'étude historique des sciences du langage est très récente, et en dehors de nombreuses recherches historiques particulières (de plus en plus nombreuses à partir de 1970), ou d'ouvrages historiques qui suivent de près une activité scientifique précise (la philologie ou la grammaire par exemple), les ouvrages qui ont un intérêt épistémologique ont souvent le défaut de légitimer une pratique courante, ou de fonder dans l'histoire la force d'une théorie.

En effet, dès le début académique de la discipline, du moment que toute connaissance est une réalité historique, les ouvrages de linguistique renferment souvent de longs passages consacrés à l'histoire des connaissances linguistiques dans les époques précédentes, visant dans la plupart des cas à situer leurs recherches face au passé et souvent à souligner des coupures.

A ce propos, Raffaele Simone a proposé quatre façons possibles de faire l'histoire des idées linguistiques<sup>2</sup>.

Une première histoire est sans doute l'histoire érudite traditionnelle qui est indispensable parce qu'elle découvre des fragments oubliés ou mé-

---

<sup>2</sup> Simone, 1995.

connus qui souvent peuvent s'intégrer dans des recherches *in fieri* et boucher des « trous » dans les « puzzles » qu'on est en train de faire.

La deuxième façon est celle qui consiste à parcourir l'histoire en recherchant les précurseurs d'une idée importante, d'un paradigme fondateur (cf. par exemple les travaux qu'on a faits pour retrouver l'origine historique de l'arbitraire du signe), d'une théorie *vraie* (c'est le cas, déjà évoqué, de Chomsky) ou pour s'opposer à tout le passé de la science du langage et proposer une révolution (et c'est l'attitude de Ferdinand de Saussure lui-même dans certains passages de son deuxième cours ou, bien avant Saussure, de Giovanni Batista Vico et de sa *Scienza nuova*).

Une troisième version est celle qui s'occupe d'une histoire assez connue mais qui isole un problème, une idée qui n'avaient jamais été envisagés et cela permet d'assembler des sources différentes pour décrire une série de problèmes ignorés. Il faut donc ré-analyser le passé pour découvrir de nouvelles questions ou de nouvelles limites, puisque, pour un objet tel que le langage, il est d'un grand intérêt de travailler sur les interactions entre différentes disciplines<sup>3</sup>.

La quatrième méthode est celle d'une histoire orientée selon des questions théoriques de notre présent. Il s'agit de vérifier dans l'histoire et par l'histoire le bien-fondé théorique de certaines notions qu'on a l'habitude d'utiliser et de considérer comme neutres et qui, au contraire, ont des implicites très forts au niveau théorique et philosophique ; la nouvelle fortune de concepts tels que *sujet* et *objet* ou le qualificatif *naturel*, etc. en sont de bons exemples.

Les deux premiers types d'histoire, nous rappelle Simone, sont souvent pratiqués hors du milieu des linguistes professionnels ou, du moins, elles peuvent l'être, puisque, contrairement aux autres formes, elles ne requièrent pas une connaissance interne à la linguistique.

Récemment, Ch. Puech, L. Formigari ou S. Auroux, entre autres, ont analysé les problèmes du rapport entre les idées linguistiques et leur horizon de rétrospection comme problèmes théoriques<sup>4</sup>. Si l'on reconnaît que le langage est un système réglé par sa propre image, l'histoire de ces différentes images n'est donc pas dépourvue d'importance pour toute discussion théorique, et il me semble qu'une perspective d'épistémologie historique ne peut pas se passer de la valeur épistémologique renfermée par l'histoire des sciences.

---

<sup>3</sup> Simone cite comme exemple de cette attitude les recherches de Pennisi, de Slaughters, ou de Paolo Rossi.

<sup>4</sup> Puech, 2006 ; Formigari, 2006b ; Auroux, 2006 ; cf. aussi Formigari, 2006a.

## 2. QUELLE(S) SCIENCE(S) POUR LE LANGAGE ?

Pour établir quel type de rapport l'histoire d'une discipline a avec sa dimension théorique<sup>5</sup>, il faut aborder préalablement la question de la nature scientifique de cette discipline, ce qui conduit à se poser aussi sérieusement les questions concernant la philosophie des sciences du langage.

En considérant les théories linguistiques du point de vue historique, à partir de la fondation académique de la linguistique en tant que discipline autonome jusqu'à ce qu'on appelle aujourd'hui les « sciences du langage », on pourrait les grouper, à l'égard des différentes traditions dont elles sont issues, suivant plusieurs lignées :

- systémique ;
- de dérivation sociologique et de dérivation psychologique ;
- celle des études philologiques ;
- une tradition nationale ;
- la tradition historico-comparative ;
- celle de l'autonomie proposée par Saussure.

L'attitude visant à considérer les sciences du langage comme de vraies sciences embrasse des époques et des courants divers, oscillant toujours entre le naturalisme et la construction d'une science *sui generis*, telles que la grammaire générale, le comparatisme, le structuralisme.

L'histoire des idées linguistiques n'a donc pas du tout l'allure d'une science cumulative et novatrice ; elle porte trop souvent la marque des différentes philosophies du langage et des différentes idées de scientificité, que l'on pense aux différences qui existent entre Chomsky et Whorf ou entre Churchland et Saussure, ou à l'opposition entre herméneutique et philosophie analytique du langage, etc. L'étude des langues et du langage se déplace récursivement entre description et normativité, entre histoire et système, entre nature et culture.

S'il faut avouer que le structuralisme issu de Saussure impose une attitude qui accompagne l'autonomie des sciences du langage face parfois à une réception passive du modèle des sciences de la nature qui réduit sa connaissance à celle des mécanismes psycho-physiologiques, il faut, en même temps, reconnaître que les positions du naturalisme linguistique sont aussi riches et détaillées que celles des structuralistes. Il serait difficile d'oublier la richesse du naturalisme linguistique français lorsque se réunissent, autour de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, des auteurs qui se détachent progressivement du positivisme d'Auguste Comte et composent leur matérialisme linguistique à partir d'influences différentes en replaçant, comme Zaborowski, le langage humain dans l'échelle de l'évolution à côté du langage des bêtes mais en soulignant aussi, avec William Dwight Whitney, l'importance de l'élément collectif en tant que tradition et mémoire. Ainsi, il serait impossible de mettre dans le même

<sup>5</sup> Du reste, Saussure avait déjà posé le problème de rendre le poids nécessaire à la dimension théorique d'une science par rapport à sa dimension historique avec des accents semblables à ceux que nous trouvons chez les économistes de cette époque, par exemple Carl Menger.

« casier » August Schleicher et les positions diverses du nouveau naturalisme issu de l'ouvrage de Chomsky.

Si, avec Emile Benveniste, la séparation de la nature et de la culture exige qu'on étudie le langage à partir de l'idée qu'« une des données essentielles, la plus profonde peut-être, de la condition humaine[,] c'est qu'il n'y a pas de relation naturelle, immédiate et directe entre l'homme et le monde, ni entre l'homme et l'homme »<sup>6</sup>, aujourd'hui la plupart des domaines concernant l'étude du langage se prétendent soumis à une science, ou, du moins à des pratiques scientifiques. Pour beaucoup de chercheurs, penser les études sur le langage comme des « sciences » signifie d'emblée penser que dans ces domaines on ne peut faire un travail scientifique qu'à partir d'un choix de naturalisation et donc de description physicaliste et / ou causaliste.

Chaque fois que l'étude du langage se rapproche très près des sciences dites « dures », il faudra se demander quel rôle il faut accorder aux notions-clés de la philosophie des sciences, telles que celles de *paradigme*, de *progrès* et de *révolution*, etc., et quel rôle il faut accorder à l'histoire des idées sur les langues et le langage, du moment que ce type de sciences est souvent complètement orienté vers le futur et que l'histoire de ces sciences n'est que l'histoire d'idées périmées, la préhistoire des connaissances courantes et acceptées.

Quel que soit le point de départ à partir duquel on aborde ces problèmes, on a toujours raison de se plaindre, car les sciences des langues et du langage, quels que soient les progrès qu'on fait dans des domaines différents (paléontologie, neurobiologie, phonologie, histoire, etc.), restent des sciences qu'on a définies « à cumulativité faible ». Les sciences du langage semblent ne donner lieu récursivement qu'à de véritables « antinomies de la raison linguistique » plutôt qu'à un progrès obtenu grâce à une révolution scientifique et / ou épistémologique.

C'est probablement pour cette raison que la philosophie des sciences est reconnue et « respectée » comme discipline au niveau académique tandis qu'on n'a pas une « philosophie de la linguistique » (ou pour mieux dire, des sciences du langage qui ont pris sa place) qui le soit au même titre, puisqu'elle se présente par trop hétérogène<sup>7</sup>.

D'ailleurs, si la pluralité des perspectives est une donnée incontournable, l'histoire des idées linguistiques, elle, aura néanmoins, ou pour mieux dire, par là même, une valeur non seulement « archéologique », elle ne sera pas un « musée » de certitudes fanées et de vérité périmées, mais elle pourra devenir une source de connaissances au niveau épistémologique en nous permettant de tirer au clair les enjeux toujours différents et fertiles que l'étude du langage et des langues a eus avec toutes formes de sciences et toutes sortes de disciplines au-delà des limites tranchées qui ont été parfois tracées.

---

<sup>6</sup> Benveniste, 1966 p. 29.

<sup>7</sup> Itkonen, 1991.

### 3. LES OBJETS, LES MÉTHODES, LES PARADIGMES

En vérité, des réponses aux questions concernant le type de scientificité des sciences du langage peuvent être partiellement données en abordant séparément les objets, les méthodes, les paradigmes.

S. Auroux, en abordant le problème du point de vue de l'objet conçu en tant que « langue » ou « parole », envisage trois grandes révolutions : celle de l'avènement des écritures, celle de la grammatisation et celle de l'informatisation. Ces trois révolutions technico-linguistiques concernent non seulement le savoir théorique autour de la langue mais elles ont aussi changé les pratiques plus ou moins conscientes concernant le langage et la communication. Elles sont, pour Auroux, cumulatives et novatrices, c'est-à-dire qu'elles explicitent, manifestent et développent des caractères implicites dans les activités langagières, que chacune est le point de départ pour celle qui suit et que chacune a produit de nouveaux outils et de nouvelles connaissances, des inventions qui ont parfois les traits d'une véritable découverte<sup>8</sup>.

Si l'on prend comme point de départ la linguistique au sens le plus strict du mot, il faut observer que les linguistes les plus importants ont construit l'objet de la linguistique en rejetant tout ce qu'ils considéraient comme inutile (bien que leurs pratiques fussent quelquefois contradictoires face à leurs déclarations théoriques, que l'on pense ici à Roman Jakobson).

Les discussions concernant l'objet de la linguistique ont souvent pris un caractère normatif en choisissant une classe de phénomènes sur lesquels concentrer les recherches, mais les objets théoriques ainsi définis ont un statut ontologique qui est problématique et qui est très difficile à inclure dans les trois catégories classiques de nominalisme, réalisme et conceptualisme<sup>9</sup>.

A l'origine de plusieurs problèmes semble souvent se trouver l'ouvrage qui a donné naissance à la linguistique générale et qui en a établi l'autonomie : celui de Saussure. Certaines des antinomies dont il a parlé ont été établies à partir de son œuvre. Grâce aux travaux philologiques autour de Saussure<sup>10</sup> qui nous ont fait découvrir, entre autres, les conférences genevoises de 1891 et les textes écrits entre 1894 et 1898, nous sommes aujourd'hui mieux placés pour comprendre que ces dichotomies sont perçues comme oppositions irréductibles à cause de la façon dont on nous avait légué sa leçon.

Le traitement que Saussure réserve au « temps » et à la « valeur » nous montre qu'il n'y pas dans sa pensée la possibilité de dresser un paradigme jouant sur des oppositions dans le sens qu'on a donné aux trop célèbres dichotomies. Dans son lexique ainsi que dans ses notes on ne trouve pas ce mot mais on trouve le mot *duplicité* qui est en réalité « l'interaction

<sup>8</sup> Auroux, 1994.

<sup>9</sup> Il s'agit de catégories qui sont d'ailleurs à leur tour très floues, qu'on pense aux différences entre le réalisme de Platon et celui de Popper.

<sup>10</sup> Godel, 1957 ; Fehr, 1996 ; Gambarara, 2005.

permanente de deux données inséparables, complémentaires, concurrentes, antagonistes »<sup>11</sup>. Même les plus connues, telles que *langue / parole*, synchronie / diachronie, social / individuel, pensée / son, impressions de l'ouïe / articulations orales, ne visent qu'à souligner les stratifications ontologiques du système linguistique<sup>12</sup>. *L'essence double du langage* n'est nullement pour Saussure une instance réductrice du niveau physique et biologique du langage. Il s'efforce de nous donner une théorie cohérente du langage à l'intérieur de la sémiologie générale en refusant une perspective qui efface la complexité.

Bien que nous ne soyons plus dupes de la dérive épistémologique produite par la Vulgate saussurienne, il faut néanmoins reconnaître que l'effort qu'a fait Saussure pour définir un objet scientifique tel que la langue a produit souvent une sorte de réaction nostalgique pour ces visions totalisantes, mais dominées tour à tour par un seul des éléments qu'on pensait être perdu dans la science saussurienne : la diachronie, la parole, le langage.

La nouvelle définition de l'objet a conduit à chercher cet angle d'observation totalisant sans multiplier trop souvent les perspectives, en prenant comme point de repère une seule dimension, un seul élément qui encore une fois trop fréquemment a été pris hors du langage : la nature de l'esprit / cerveau en tant que source d'une grammaire générale, la pensée dont le langage n'était qu'un déguisement, les formes de vie, ou la société en tant que moteurs exogènes à la langue. Ou encore on a proposé des théories globales au niveau pragmatique ou dans le contexte d'une anthropologie culturelle dont les pivots seraient les notions d'*interaction* et d'*interlocution*. On dessine alors les contours d'une scène où les jeux de langage ou les rites sont presque inconscients et cousus de fils non linguistiques, jusqu'à conduire hors de la linguistique les recherches sur les règles de l'utilisation du langage<sup>13</sup>.

Au niveau ontologique on pense que les objets n'existent que parce qu'ils sont construits par des schémas conceptuels, ce qui rend les modèles explicatifs incommensurables entre eux. Soit on considère les objets comme ayant une existence indépendante et donc les théories explicatives pourraient se confronter. Soit on pense que les langues et le langage sont des objets qui existent réellement mais dont la connaissance ne serait possible qu'au prix de leur interprétation grâce à des théories.

Les différentes définitions de l'objet entraînent de grandes différences sur le plan méthodologique.

Du point de vue de la méthode, on a mis en place plusieurs « discours de la méthode », souvent opposés les uns aux autres et plusieurs attitudes différentes sont possibles : herméneutique, normative, scientifique

---

<sup>11</sup> Petroff, 2004, p. 87.

<sup>12</sup> Paul J. Thibault (Thibault, 1995, p. 15) évoque des scientifiques tels que Bohr et Heisenberg pour montrer la nature « construite » de l'objet de la linguistique.

<sup>13</sup> Duchastel, Laberge, 1999.

soit dans le sens de l'autonomie des sciences du langage, soit dans celui de leur recouvrement total par les sciences de la nature.

Suivant une attitude herméneutique la connaissance des phénomènes équivaut aux représentations conscientes de ces mêmes phénomènes et dans le cas du langage en est aussi la cause qui les produit.

On peut choisir pour les sciences du langage la voie normative (du reste la grammaire logique et la rhétorique l'étaient), bien qu'il soit souvent très difficile de penser les rapports entre les faits sociaux, les faits linguistiques et les normes et qu'en effet la morale et le droit soient plus facilités sur ce point, comme le démontre le fait que le vocabulaire normatif vient souvent de ces deux domaines.

Cette diversité n'empêche pas qu'on ait en tout cas un paradigme au sens d'un groupe de théories comme pour la physique. La connaissance qu'on a des phénomènes à l'intérieur de chaque paradigme peut être de nature platonicienne et mathématique ou réaliste, voire empirique (comme pour la sociolinguistique et l'analyse de la conversation).

La philosophie, ou pour mieux dire les problèmes philosophiques et les sciences humaines en général, subissent aujourd'hui l'attaque des naturalisations, qui est d'autant plus acharnée face au langage et à ses différents aspects dont on ne saurait couper les racines naturelles. Mais malgré ces racines, parmi tous les objets de connaissance qu'on a songés à naturaliser, le langage paraît celui qui s'oppose le mieux à cette perspective. Le naturalisme me semble encore une fois une porte étroite pour les sciences du langage qui ne peuvent tirer parti de ce qu'on a appelé avec Thomas Kuhn un « paradigme duel ». D'autres changements se produisent entre les disciplines, et de nouvelles frontières se dessinent entre leurs paradigmes.

Saussure a été pendant trop longtemps considéré comme le « père » de ce qu'on pourrait définir en termes kuhniens un « paradigme duel ». Même le *Cours de linguistique générale*, édité en 1916 par Charles Bally et Albert Sechehaye, quelles qu'en soient les réticences, porte la marque d'une idée saussurienne du paradigme qui est plurielle, puisque l'étude du langage se fait à l'intérieur de « métaparadigmes » et de « paradigmes-artifices »<sup>14</sup>, le paradigme de sa linguistique générale étant à la fois le lieu de construction d'objets scientifiques, un ensemble de questions posées par le langage et les langues, une orientation de la recherche pour une théorie des institutions.

Pour construire une théorie générale du langage, il faudrait faire un effort pour définir à nouveau des objets et des méthodes en sortant de cette situation de paradigme « duel ». J'épouse au moins une conclusion d'Auroux qui m'a guidée souvent dans mon travail :

« [l]a meilleure théorie épistémologique est celle qui permet de conserver le maximum d'acquis cognitifs produits par le développement historique de la

---

<sup>14</sup> Masterman, 1970, p. 138.

connaissance d'un certain ordre de phénomènes et de faire place au maximum d'approches méthodologiquement différentes »<sup>15</sup>.

Le paradigme qui en résulterait pourrait être représenté par un solide géométrique – on sortirait du paradigme duel, ou de ces oppositions binaires ou triples dont Holton et Michel Foucault ont parlé – en proposant les conditions d'une connaissance interdisciplinaire à l'aide des couples : simple / complexe, réductionnisme / holisme, normes / fonctions, règle / conflit, sens / système.

#### 4. AU-DELÀ D'UN PARADIGME

Au cours de ma recherche sur la façon dont on traite de la subjectivité et de l'individualité par rapport à la dimension sociale des langues<sup>16</sup>, j'ai été obligée d'avoir recours plusieurs fois à l'histoire des sciences sociales et humaines et de leurs rapports avec les sciences naturelles. C'est vraiment ce travail « interdisciplinaire » qui, à mon avis, m'a avantagée pour réfléchir sur le statut épistémologique des disciplines qui s'occupent du langage.

C'est une relecture attentive des débats théoriques et épistémologiques concernant le domaine des sciences sociales dans son ensemble qui peut, à mon avis, nous aider à dessiner pour les sciences du langage une voie de recherche qui puisse relier une perspective multidisciplinaire à la justesse rigoureuse et détaillée de la définition de son objet. Comme l'a écrit Raymond Boudon,

« [...] la philosophie de la science ne s'intéresse pas souvent aux sciences sociales, bien qu'elles soient capables de nous aider à comprendre les chemins de la connaissance au même titre que la physique ou la biologie. Que dans le domaine des sciences sociales les débats soient plus évidents et les ententes plus fragiles, que les problèmes qu'on y pose soient plus "publiques" représentent, peut-être, des avantages du point de vue de la philosophie de la connaissance »<sup>17</sup>.

Il y a des terrains de recherches où l'objet langues / langage se trouve à la limite entre plusieurs disciplines, rendant leurs frontières incertaines voire inexistantes. Comme l'écrivait Edward Sapir,

« [...] il est difficile pour un linguiste moderne de se confiner à son objet traditionnel. A moins d'être totalement dépourvu d'imagination, il ne peut pas ne pas partager quelques-uns ou tous les intérêts mutuels qui lient la linguistique

---

<sup>15</sup> Auroux, 1991, p. 81.

<sup>16</sup> Stancati, à paraître.

<sup>17</sup> Boudon, 1984, p. 11.

avec l'anthropologie et l'histoire des cultures, la sociologie, la psychologie, la philosophie et de façon plus lointaine la physique et la physiologie »<sup>18</sup>.

Le choix de ne considérer que des sciences du langage au pluriel nous permet, pour ainsi dire, d'être tolérants au niveau épistémologique car, même si parfois c'est le point de vue qui crée l'objet de la science, il s'agit d'une opération qui permet de se détacher des mécanismes psycho-physiologiques de production et du langage, et en même temps de se passer des représentations conscientes que chaque sujet a de ses activités langagières, à condition d'être conscient qu'un pareil choix ouvre, à son tour, le problème des différents outils qu'il faut utiliser pour le traitement scientifique de ces différents objets et des rapports entre ces différentes « prises de vue ».

Les sciences du langage subissent non seulement les avatars des sciences humaines en elles-mêmes et par rapport aux sciences naturelles, mais par ricochet ceux des sciences de la nature aussi. Si les sciences naturelles elles-mêmes cherchent de « nouvelles alliances » avec les sciences humaines pour pouvoir saisir les objets complexes, elles se posent comme des « morceaux de langages » dont il faut vérifier la traductibilité et assurer la traduction. Il faut que le paradigme fondé sur l'idée d'un moule unique des langues humaines et celui qui vise à la justesse explicative et descriptive se rencontrent au prix d'un changement dans les prémisses. L'on pourrait donc songer à abandonner une étude du langage comme ayant une seule dimension, ou étant tout au plus bifaciale, pour un « paradigme multiple » qui permettrait de gagner, un jour peut-être, ce « paradigme total », une sorte de prisme pour le langage, capable de nous montrer les « mondes simultanés » auxquels le langage appartient de droit.

Il me paraît donc que l'état actuel de la réflexion et de l'étude du langage ne profite pas du débat épistémologique plus général et plus vaste sur les sciences de la nature et les sciences sociales, comme il est démontré par le fait que, dans la culture anglophone, mais de plus en plus aussi dans les cultures italienne et française, le champ se partage assez souvent entre les « naturalisateurs » les plus acharnés et leurs adversaires. On n'a pas assez profité par exemple de textes comme celui de Herbert Simon sur les sciences de l'artificiel. Simon parle d'une méfiance envers ses propres ouvrages. Les objets artificiels sont identifiés comme étant synthétisés par les hommes, caractérisés par des fonctions, des buts et des adaptations, ils peuvent être étudiés au niveau prescriptif ou descriptif. En plus la notion d'artificiel comme interface entre les ambiances intérieure et extérieure peut être utilisée pour le biologique, et les systèmes symboliques en tant qu'artificiels peuvent jouir de simulations<sup>19</sup>.

Il ne suffit donc pas de faire de la sociolinguistique mais il faut se servir d'un type particulier d'interdisciplinarité. Comme pour toutes les sciences sociales, il faut bien admettre qu'il est indispensable de construire,

---

<sup>18</sup> Sapir, 1949 [1985, p. 161].

<sup>19</sup> Simon, 1969 [2004].

pour les sciences du langage aussi, une ontologie plurielle. Comme toutes les autres « réalités sociales », le langage est quelque chose de pluriel, complexe, hétérogène, polymorphe, Saussure nous l'avait déjà dit. Or il nous semble que comme tout autre objet social, les langues et le langage ne peuvent pas se résoudre dans l'une ou l'autre alternative mais dans un rapport entre les activités humaines (individuelles, interactives ou collectives) et les objets sociaux déjà produits qui, pour être actifs, n'en sont pas moins agents dans le cours de l'action. Etant donné que les règles ont un caractère cognitif et non seulement descriptif, leur force dépend du rapport que le sujet (individuel ou le sujet caractérisé socialement) établit avec ces objets, comme avec ses compétences. C'est ce qui fait aujourd'hui l'intérêt des sciences cognitives elles-mêmes pour les notions de *règle* et d'*intention* en tant que lieux de la connaissance partagée.

© Claudia Stancati

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX Sylvain, 1991 : « Lois, normes et règles », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1991, t. 13, fasc. 1, pp. 77-107.
- , 1994 : *La révolution technologique de la grammaticalisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*. Liège : Mardaga.
- , 2006 : « Les modes d'historicisation », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 105-116.
- BENVENISTE Emile, 1966 : *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- BOUDON Raymond, 1984 : *La place du désordre. Critique des théories du changement social*. Paris : PUF.
- DUCHASTEL Jules, LABERGE Danielle, 1999 : « La recherche comme espace de médiation interdisciplinaire », in *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, N° 1 (printemps 1999), pp. 63-76.
- FEHR Johan, 1996 : « Saussure : cours, publications, manuscrits, lettres et documents. Les contours de l'œuvre posthume et ses rapports avec l'œuvre publiée », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1996, t. 18, fasc. 2, pp. 179-199.
- FORMIGARI Lia, 2006a : *Introduzione alla filosofia delle lingue*. Roma-Bari : Laterza.
- , 2006b : « Pour une philosophie de la linguistique », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 117-125.
- GAMBARARA Daniele, 2005 : « Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2005, N° 58, pp. 29-41.

- 
- GODEL Robert, 1957 : *Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure*. Genève : Droz ; Paris : Minard.
  - ITKONEN Esa, 1991 : « What is Methodology (and History) of Linguistics Good for, Epistemologically Speaking ? », in *Histoire Epistémologie Langage*, 1991, t. 13, fasc. 1, pp. 51-75.
  - MASTERMAN Margaret, 1970 : « The nature of a paradigm », in Lakatos I., Musgrave A. (eds.), *Criticism and the Growth of Knowledge*. Cambridge : Cambridge University Press.
  - PETROFF André, 2004 : *Saussure : la langue, l'ordre, le désordre*. Paris : L'Harmattan.
  - PUECH Christian, 2006 : « Pour une histoire de la linguistique dans l'histoire de la linguistique », in *Histoire Epistémologie Langage*, 2006, t. 28, fasc. 1, pp. 9-24.
  - SAPIR Edward, 1949 [1985] : *Selected Writings in Language, Culture and Personality*. Berkeley – Los Angeles : University of California Press, 1985.
  - SIMON Herbert Alexander, 1969 [2004] : *Les sciences de l'artificiel*. Paris : Gallimard (première publication : *The Sciences of the Artificial*, 1969, Cambridge : MIT Press [MA]).
  - SIMONE Raffaele, 1995 : « *Purus historicus est asinus*. Quattro modi di fare storia della linguistica », in *Lingua e stile*, 1995, vol. 30, N° 1, pp. 117-126.
  - STANCATI Claudia, à paraître : *Individualisme méthodologique et sciences du langage*.
  - THIBAUT Paul John, 1995 : *Re-reading Saussure*. London : Routledge.